Document generated on 08/11/2025 6:33 p.m.

Études d'histoire religieuse

Saint Zotique de Montréal : itinéraire d'une dévotion ultramontaine (1845-2005)

Michel Dahan

Volume 83, Number 1-2, 2017

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1040857ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1040857ar

See table of contents

Publisher(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (print)
1920-6267 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Dahan, M. (2017). Saint Zotique de Montréal : itinéraire d'une dévotion ultramontaine (1845-2005). *Études d'histoire religieuse*, *83*(1-2), 43–60. https://doi.org/10.7202/1040857ar

Article abstract

This article recounts the itinerary of a forgotten religious devotion. From 1845 to 2005, many Montreal Catholics venerated in their cathedral the relics of saint Zoticus. The remains of this mysterious saint came from the catacombs of Rome. Promoted by the clergy, the devotion to saint Zoticus was not restricted to the realm of public devotions but was adopted as an integral element of the private devotional world of many Catholics. In looking at the particular example of saint Zoticus, this article reveals the keen interest that existed for relics of catacomb saints in Quebec. The religious fervor surrounding these relics constituted one of the distinctive expressions of ultramontane piety.

Tous droits réservés © Société canadienne d'histoire de l'Église catholique, 2017

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

SCHEC, Études d'histoire religieuse, 83 (1-2) (2017), 43-60

Saint Zotique de Montréal : itinéraire d'une dévotion ultramontaine (1845-2005)[1]

Michel Dahan[2]

Résumé : Cet article cherche à retracer l'itinéraire d'une dévotion aujourd'hui complètement oubliée. De 1845 à 2005, de nombreux catholiques montréalais vénérèrent dans la cathédrale de leur ville les reliques de saint Zotique. Les ossements de ce mystérieux saint provenaient des catacombes de Rome. Encouragée par le clergé, la dévotion à saint Zotique ne demeura pas restreinte au domaine des dévotions publiques mais fut également adoptée comme partie intégrante de l'univers dévotionnel privé de nombreux fidèles. En considérant le cas particulier de saint Zotique, cet article cherche à mettre en lumière l'engouement qui caractérisa les reliques de saints catacombaires au Québec. La ferveur religieuse entourant ces reliques a constitué l'une des expressions caractéristiques de la piété ultramontaine.

Abstract: This article recounts the itinerary of a forgotten religious devotion. From 1845 to 2005, many Montreal Catholics venerated in their cathedral the relics of saint Zoticus. The remains of this mysterious saint came from the catacombs of Rome. Promoted by the clergy, the devotion to saint Zoticus was not restricted to the realm of public devotions but was adopted as an integral element of the private devotional world of many Catholics. In looking at the particular example of saint Zoticus, this article reveals the keen interest that existed for relics of catacomb saints in Quebec. The religious fervor surrounding these relics constituted one of the distinctive expressions of ultramontane piety.

1. Ce titre fait référence à un article de l'historien français Philippe Boutry qui, en 1979, a retracé les itinéraires de la dévotion aux martyrs des catacombes en France. Voir Philippe BOUTRY, « Les saints des Catacombes. Itinéraires français d'une piété ultramontaine », *Mélanges de l'école française de Rome,* vol. 91, nº 2, 1979, p. 875-930.

2. Michel Dahan est candidat au doctorat en histoire à l'Université de Montréal sous la direction du professeur Ollivier Hubert. Ses recherches portent sur la dévotion aux saints des catacombes romaines et à leurs reliques au Canada. Il est également à l'emploi de l'Archevêché de Montréal où il est responsable des archives historiques.

Le 22 juin 1845, une étonnante procession se met en branle dans les rues de Montréal. Une « foule immense » accompagne à travers la ville le corps d'un homme mort à Rome quinze siècles plus tôt. Ses restes étaient enterrés dans une des catacombes situées autour de la ville de Rome. Exhumés en 1842 et transportés à Montréal, ses ossements furent finalement placés dans une figure en cire représentant un soldat romain. Présumé mort pour sa foi, ce martyr prénommé Zotique était, aux yeux de nombreux catholiques, digne de vénération. Le lit sur lequel il reposait fut porté à bout de bras au milieu d'encens et de cantiques, à travers les rues de Montréal. Son reliquaire sera au centre d'un ensemble de pratiques de piété, depuis son installation dans la cathédrale de Montréal en 1845 jusqu'à son retrait en 2005.

Les dévotions catholiques québécoises possèdent une histoire. Au fil des siècles, de nombreuses dévotions se sont succédées, gagnant puis perdant en importance. Aujourd'hui largement oubliée, la dévotion à saint Zotique est l'une d'entre elles. Caractéristique de la piété ultramontaine, elle s'inscrit dans un cadre dévotionnel qui la dépasse, celui qui se développe à l'égard des martyrs des catacombes romaines[3]. Au cours du XIX^{e} siècle, les reliques de dizaines d'entre eux traverseront l'Atlantique pour satisfaire la ferveur des catholiques du Québec. Le culte entretenu autour des restes de saint Zotique constitue un excellent exemple du type de pratiques qui s'épanouira au Québec à l'égard des ossements venus de Rome. Comptant parmi les premiers corps saints importés, saint Zotique servira de modèle à l'établissement de nombreuses pratiques dévotionnelles.

L'itinéraire de la dévotion à saint Zotique est indissociable du culte des reliques. Une relique est ce qui nous reste d'un saint, que ce soit ses os, ses cendres ou ses vêtements et que l'on conserve respectueusement pour honorer sa mémoire. Trouvant racine dans l'Église primitive, la dévotion aux reliques n'est pas un élément marginal de la foi catholique. Les reliques sont d'ailleurs traditionnellement au centre de la liturgie et de l'espace rituel[4]. À travers la catholicité, on les retrouve sous les autels des églises. Cette pratique liturgique est intimement liée à la communion des saints, un

3. La dévotion aux saints catacombaires n'est pas circonscrite aux frontières spatio-temporelles attribuées traditionnellement à l'ultramontanisme. On peut notamment lire à ce sujet les recherches de Trevor Johnson sur la présence de ces martyrs en Bavière. Voir Trevor JOHNSON, « Holy Fabrications : The Catacomb Saints and the Counter-Reformation in Bavaria », *The Journal of Ecclesiastical History,* vol. 47, n^{o} 2, 1996, p. 274-297.

4. Ollivier HUBERT, *Sur la terre comme au ciel : la gestion des rites par l'Église catholique du Québec : fin XVII^{e}-mi-XIX^{e} siècle*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2000, p. 247.

des articles du Symbole des apôtres[5]. En 1563, le concile de Trente (XXV^e session) réaffirme l'importance pour les fidèles de vénérer les corps des martyrs et des saints[6]. Les reliques de saints sont d'ailleurs présentes en Amérique depuis le XVI^e siècle. Le premier prêtre ayant fait la traversée de l'Atlantique devait assurément en avoir en sa possession, celles-ci étant nécessaires pour dire la messe. Au fil des siècles, une quantité innombrable de reliques de toutes formes et de toutes tailles furent importées au pays. Parmi celles-ci se détache un type de reliques particulier, ce sont les reliques des catacombes romaines. L'histoire moderne des catacombes s'ouvre en 1578 avec la redécouverte accidentelle par des travailleurs de ces cimetières souterrains oubliés[7]. Avec les catacombes, c'est une véritable réserve de reliques qui se retrouve à la portée de l'Église. Afin d'éviter le trafic de fausses reliques et les pillages, le Saint-Siège met sur pied la Congrégation des Indulgences et des Reliques. Cette congrégation romaine statuera dans un décret du 10 avril 1668 que deux signes du martyr permettent de s'assurer que les ossements découverts sont bien ceux d'un martyr et donc dignes de vénération : la présence d'une palme gravée sur la tombe et la présence d'un vase dans le loculus ayant supposément renfermé le sang du martyr. Dès lors, sous la supervision du Saint-Siège, on procède aux extractions de corps saints qui seront expédiés aux quatre coins du monde catholique.

Dans l'ouvrage *Histoire du catholicisme québécois* paru en 1991, l'historien Nive Voisine déplorait les nombreuses approximations existant dans l'historiographie au sujet des dévotions ultramontaines[8]. Au cours des cinquante dernières années, de nombreux historiens se sont penchés sur le mouvement ultramontain. Ils ont étudié tour à tour son idéologie, sa théologie et ses principaux acteurs[9]. Cependant, peu a été écrit sur les différentes

5. Philippe BOUTRY, Pierre-Antoine FABRE et Dominique JULIA, *Reliques modernes. Cultes et usages chrétiens des corps saints des Réformes aux révolutions*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2009, p. 158.

6. En 1877, les évêques de la province ecclésiastique de Québec réaffirment dans un mandement l'importance des prescriptions du concile de Trente concernant les reliques. Voir Elzéar-Alexandre TASCHEREAU, *Mandements, lettres pastorales et circulaires des évêques de Québec*, volume 2, Québec, Imprimerie générale A. Coté et cie, 1890, p. 30.

7. BOUTRY, « Les saints des catacombes… », p. 875.

8. Nive VOISINE, « Les dévotions », dans Philippe SYLVAIN et Nive VOISINE, *Histoire du catholicisme québécois : les XVIII^e et XIX^e siècles*, tome 2 : *Réveil et consolidation 1840-1898,* Québec, Les Éditions du Boréal, 1991, p. 347.

9. Parmi les principaux travaux ayant marqué l'historiographie, nous pensons notamment à Philippe SYLVAIN et Nive VOISINE, *Les ultramontains canadiens-français,* Montréal, Boréal Express, 1985, 347 p. ; Nadia FAHMY-EID, *Le clergé et le pouvoir politique au Québec : une analyse de l'idéologie ultramontaine au milieu du XIX^e siècle*, Montréal, Hurtubise, 1978, 318 p. ; René HARDY, *Contrôle social et mutation de la culture religieuse au Québec, 1830-1930*, Montréal, Boréal, 1999, 288 p. S'ajoutent également à ces titres les contributions de Pierre Savard, Christine Hudon, Ollivier Hubert et Roberto Perin, pour n'en nommer que quelques-uns.

dévotions collectives et personnelles au cœur de ce mouvement. La dévotion aux corps saints des catacombes a constitué l'une des manifestations les plus caractéristiques de la piété ultramontaine. Pourtant, malgré leur importance, les saints catacombaires n'ont retenu que très peu l'attention des historiens du Québec. Les martyrs romains surgissent ici et là dans notre historiographie, mais sans jamais faire l'objet d'une véritable étude de fond. Ainsi, Pierre Savard, Frank Remiggi et Louis Rousseau ou encore Christine Hudon ont fait de brèves allusions à ces martyrs et à leurs reliques, sans toutefois définir précisément le déploiement de ces dévotions[10]. Pour sa part, l'historien Jean Roy a enrichi l'historiographie d'une contribution sur la Tour des Martyrs de Saint-Célestin qui permet de mieux saisir le rayonnement et l'importance que pouvaient avoir les reliques dans la société québécoise des XIX^{e} et XX^{e} siècles[11]. Néanmoins, aujourd'hui encore, beaucoup reste à écrire sur le déploiement de ces dévotions.

Un reliquaire à l'italienne

Au XIX^{e} siècle, un voyage à Rome était l'occasion d'acquérir des reliques pour ses proches ou pour soi-même. Prêtres et laïcs cherchent à rapporter ces souvenirs sacrés. Edouard-Charles Fabre, alors jeune séminariste de 19 ans, écrit à son père : « J'ai fait toutes les commissions de reliques que ma mère m'avait donnée [*sic*][12] ». De même, l'abbé Jean-Baptiste Proulx écrit de Rome à son évêque en 1890 : « Je vais retourner chargé de reliques, comme le Beaudet de Lafontaine. Je m'en suis procuré 85, et j'en attends pour le moins autant[13] ». Cet intérêt pour les reliques s'explique en partie par leur rareté en Amérique. En l'absence de saints locaux ayant été canonisés, toute nouvelle relique devait nécessairement être importée de l'étranger[14]. Les catacombes romaines, en raison de l'abondance de reliques qui s'y trouvent, deviennent rapidement une destination de choix pour quiconque cherche à obtenir ces trésors sacrés.

---

10. Voir Pierre SAVARD, *Aspects du catholicisme canadien-français au XIX^{e} siècle*, Montréal, Fides, 1980, p. 173-196 ; Frank William REMIGGI et Louis ROUSSEAU, *Atlas historique des pratiques religieuses : le sud-ouest du Québec au XIX^{e} siècle*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1998, p. 173 ; Christine HUDON, *Prêtres et fidèles dans le diocèse de Saint-Hyacinthe : 1820-1875*, Québec, Septentrion, 1996, p. 97, 358.

11. Jean ROY, « L'invention du pèlerinage de la Tour des Martyrs de Saint-Célestin (1898-1930) », *Revue d'histoire de l'Amérique française,* vol. 43, n° 4, 1990, p. 487-507.

12. Archives de l'Archevêché de Montréal (AAM), 901.151, lettre d'Édouard-Charles Fabre à son père, 17 avril 1846.

13. AAM, 820.001/890-022, lettre de Jean-Baptiste Proulx à M^{gr} Fabre, 15 avril 1890.

14. Les saints martyrs canadiens seront les premiers à être canonisés en 1930 par le pape Pie IX.

En 1841, lorsqu'il effectue son premier voyage en Europe comme évêque de Montréal, Ignace Bourget énumère les raisons qui justifient selon lui son absence prolongée. L'un des objectifs de son périple est d'acquérir pour les églises de son diocèse les reliques de saints[15]. Ignace Bourget cherche cependant à obtenir un type de reliques particulier. Écrivant de Liverpool à son retour de Rome, l'évêque confiait à son secrétaire : « j'ai toujours à cœur d'avoir un saint martyr habillé[16] ». Ces saints martyrs habillés, Mgr Bourget les avait remarqués dans les églises de Rome où il s'était arrêté prier. Leurs châsses peuvent encore être vues aujourd'hui dans plusieurs d'entre elles[17]. Ces reliques n'étaient pas exposées selon la tradition française. Traditionnellement, dans les milieux catholiques français, il était de coutume d'exposer les ossements des martyrs dans une châsse. À Rome cependant, ce sont des représentations en cire des martyrs que l'on expose aux fidèles. Les ossements ne sont pas visibles, mais sont insérés dans ces figures de cire. On appelait ces figures des masques. Mgr Bourget ne reviendra pas au pays avec un corps saint, toutefois son voyage aura contribué à établir de bonnes relations à Rome. De retour à Montréal, il charge le chanoine Hyacinthe Hudon de cette délicate tâche. Dans une lettre, Hyacinthe Hudon admet trouver les demandes de son évêque difficiles à combler[18]. Il parvient tout de même à obtenir le corps saint d'un martyr, celui de saint Zotique.

L'authentique des reliques nous permet d'en savoir plus sur ce mystérieux martyr[19]. Le corps saint rapporté à Montréal provient du cimetière de Saint-Cyriaque, l'une des nombreuses catacombes situées autour de la ville de Rome. Avec la poussière et les quelques ossements restant, on retrouva un vase de sang. Depuis le XVIIe siècle, ce vase était considéré par les autorités romaines comme une preuve du martyr. Il s'agit d'un martyr de nom propre, c'est-à-dire qu'une inscription sur le loculus a permis d'identifier son nom. On pouvait y lire « LOCVSZOTICI ». Les reliques de saints baptisés, ceux dont le nom n'était pas indiqué sur la sépulture et qu'on nommait après leur découverte, étaient considérées moins précieuses[20]. Délibérément, ou par coïncidence, le corps est exhumé le 20 avril 1842, jour de la fête liturgique de saint Zotique. La tradition chrétienne reconnaît plusieurs saints Zotique.

---

15. AAM, 901.054/841-003, « Mémoire de l'évêque de Montréal pour servir à son voyage en Europe en 1841 ».

16. AAM, 901.054, « Relation de voyage », 2 septembre 1841, f 433.

17. Citons par exemple, la châsse de *santa Candida* conservée à l'église *Santa Maria dei Miracoli* et celle de *San Benedetto* à la basilique *Sant'Agostino in Campo Marzio.*

18. AAM, 901.117/844-006, chanoine Hyacinthe Hudon, lettres à Mgr Bourget, juin 1844.

19. Une retranscription de l'authentique est conservée dans les registres de la chancellerie, AAM, RC 5, f 158.

20. *Mélanges Religieux*, 10 novembre 1843.

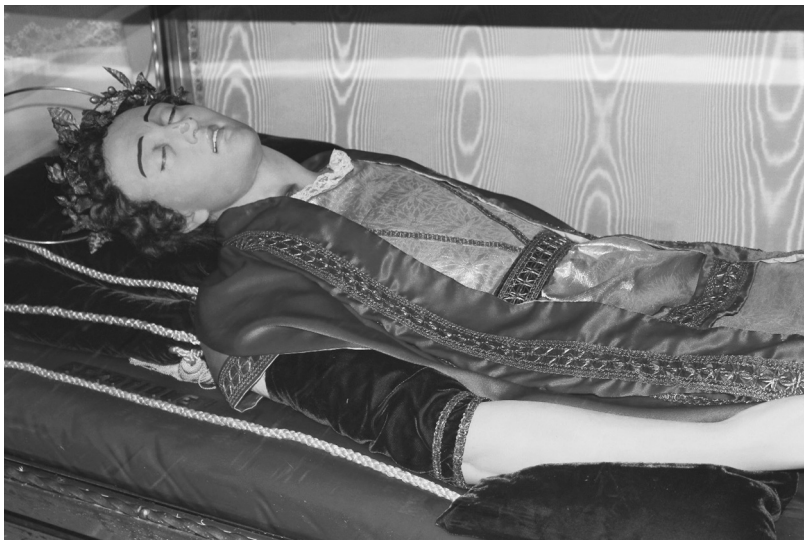
Les petits Bollandistes n'en dénombrent pas moins de seize, tous sauf un ayant été martyrisés durant les premiers siècles[21]. L'un d'entre eux, martyr à Nicomédie en Asie Mineure, est fêté le 20 avril. Aucune source ne prétend que saint Zotique de Montréal était le martyr mort à Nicomédie, bien qu'il soit fêté le même jour.

Ce n'est pas une châsse avec un reliquaire en cire que Hyacinthe Hudon reçoit le 21 juin 1844, mais une simple boîte en bois scellée par des fils de soie rouge et le sceau de M^gr^ Castellani, un évêque de la curie romaine[22]. C'est donc au chanoine Hudon que revient la tâche de trouver un artiste capable de confectionner ce qu'on appelait le masque en cire. Hudon trouvera cet artiste à Rome. Dix ans plus tard, l'artiste étant décédé, Joseph-Octave Paré aura toutes les difficultés à trouver un nouvel artiste pour confectionner de nouveaux masques[23]. À mesure que grandit la popularité de ces masques en cire, les communautés religieuses québécoises apprendront l'art de reproduire les gisants italiens. À partir de la fin des années 1870, les Sœurs de Sainte-Anne fabriqueront les masques de sainte Cécile, sainte Julienne et saint Marcel, les religieuses de l'Hôtel-Dieu de Saint-Hyacinthe celui de saint Prosper et les Sœurs de la Providence celui de sainte Gaudence[24].

Décrivant le masque en cire qu'il rapporte à Montréal, Hudon, dans une lettre à M^gr^ Bourget, le représente comme étant « quelque chose de nouveau et de très beau[25] ». Les *Mélanges Religieux*, le périodique officiel du diocèse, affirme quant à lui que « le reliquaire, qui renferme les précieux restes de St. Zotique, est d'un genre nouveau pour ce pays[26] ». Si le masque provenait de Rome, les vêtements sont l'œuvre des Sœurs grises de Montréal[27]. Les vêtements originaux, usés et vieux de plus de 150 ans, seront remplacés en 2005 à la demande du cardinal Jean-Claude Turcotte.

---

21. M^gr^ Paul GUÉRIN, *Les petits Bollandistes*, 7^e^ édition, Paris, Bloud et Barral libraires, tome 17, p. 591.
22. AAM, RC 5, f.158.
23. AAM, 901.079/856-016, lettre de Paré à Plamondon, 14 juillet 1856.
24. Élie-Joseph AUCLAIR, *Histoire des Sœurs de Sainte-Anne : les premiers cinquante ans, 1850-1900*, Montréal, Imprimerie des Frères des Écoles chrétiennes, 1922, p. 237 ; Charles-Philippe CHOQUETTE, *Histoire du Séminaire de Saint-Hyacinthe*, Montréal, Imprimerie de l'Institution des sourds-muets, 1911, p. 356 ; Archives des Sœurs de la Providence (ASP), M34, « Chroniques de l'Hôpital Saint-Joseph de Trois-Rivières 1952-1982 », p. 30-31.
25. AAM, 901.117/844- 006, lettre de Hyacinthe Hudon à M^gr^ Bourget, 21 juin 1844.
26. *Mélanges Religieux*, 24 juin 1845.
27. ASP, M1 « Chroniques de l'Asile de la Providence 1828-1864 », p. 62.



Le gisant de saint Zotique
Photographie : Michel Dahan, 2014

Le nouveau corps saint correspond à l'esthétique romaine. Le gisant en cire présente aux fidèles un aspect plus touchant, caractéristique de la piété ultramontaine. Il provoque un mélange de fascination et de crainte. Les saints catacombaires contribuent également, pour reprendre les mots de l'historien Serge Gagnon, à « cultiver la pensée de la mort[28] ». Leurs corps en cire portent tous les stigmates du martyr. Comme tous les corps saints, Zotique est représenté par des traits idéalisés. Il est jeune et sans traces de vieillesse. De véritables cheveux entourent son visage. C'est un idéal de masculinité et de féminité que l'Église présente aux fidèles à travers ces gisants. L'illusion de réel semble réussie. Les chroniques de l'Asile de la Providence notent que « ce corps de cire était si bien fait que quelques visiteurs demandèrent si c'était le vrai corps de saint Zotique[29] ».

Si l'on ignore tout de la vie des saints catacombaires, leurs gisants permettent de saisir en un regard leur identité fictive. On devine immédiatement le genre, l'âge approximatif et certaines caractéristiques sociales du martyr. Produit de conventions religieuses et de l'imagination pieuse, ils contribuent à leur personnification et à leur légende. On conçoit ainsi le récit de leur vie et de leur martyr avec une certaine liberté. On

28. Serge GAGNON, *Mourir, hier et aujourd'hui*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1987, p. 26.

29. ASP, M1, « Chroniques de l'Asile de la Providence 1828-1864 », p. 62.

retrouve principalement deux types d'hagiographies catacombaires : la vierge martyr et le soldat romain. Zotique, comme en fait foi son vêtement, appartient à cette dernière catégorie. Les saints catacombaires deviennent ainsi des modèles de vertus que l'on propose aux fidèles. Les *Mélanges Religieux* décrivent d'ailleurs le gisant de saint Zotique comme étant « un livre de méditation à la portée de tous ceux qui peuvent seulement ouvrir les yeux et regarder[30] ».

Aux gisants en cire s'ajoutent dans les églises des statues, des toiles et des fresques représentant les nouveaux protecteurs arrivés d'Europe. Christine Hudon rapporte qu'à partir de 1850 des toiles représentant les saints des catacombes firent leur apparition dans les églises du diocèse de Saint-Hyacinthe[31]. À Montréal, une statue de saint Zotique sera commandée par la fabrique de la paroisse du même nom. Le jeune martyr y est représenté, à la manière du gisant, portant un uniforme de soldat romain[32].

Bien que la vente de reliques soit strictement interdite par l'Église, l'obtention des reliques de saint Zotique n'en avait pas moins un coût pour le diocèse de Montréal. Si le montant défrayé pour obtenir ces reliques n'est pas connu, l'acquisition d'un corps saint pouvait coûter plusieurs centaines de dollars. En plus des dépenses que pouvait représenter le voyage jusqu'à Rome, il fallait prévoir une contribution financière à la Congrégation et aux différents intermédiaires romains pour l'obtention des reliques, la rétribution de l'artiste ayant confectionné le masque, les frais de transport et les droits de douanes pour la caisse contenant les reliques. De plus, il fallait avoir la certitude que cette dernière ne soit pas ouverte afin qu'il n'y ait pas risque de profanation ou des doutes sur l'identité du contenu, ce qui pouvait entraîner des frais supplémentaires[33]. En 1865, les Religieuses Hospitalières de Saint-Joseph déboursent 900 livres pour le corps de saint Félix[34]. En 1869, l'abbé Nazaire Piché paye 300 $ pour obtenir un corps saint pour sa paroisse[35]. Ces montants n'incluent pas l'aménagement d'un autel dans l'église où seront conservées les reliques et l'organisation des activités entourant la translation. Les corps saints sont donc un luxe que seuls les diocèses bien établis, les paroisses riches et les communautés religieuses nanties peuvent se permettre.

30. *Mélanges Religieux,* 24 juin 1845.

31. HUDON, *Prêtres et fidèles*, p. 97.

32. AAM, Album de la paroisse Saint-Zotique, *Une paroisse qui vit... 75e anniversaire*, p. 13.

33. Dans une lettre à son secrétaire, Mgr Bourget insiste d'ailleurs sur ce point. Voir AAM, 901.054, « Relation de voyage », 2 septembre 1841, f 433.

34. AAM, 525.102/865-003, lettre de sœur Mance à Mgr Bourget, 1er mars 1865.

35. AAM, 355.103/869-002, lettre de Nazaire Piché à Joseph-Octave Paré, 11 novembre 1869.

Comme pour de nombreuses autres initiatives cléricales de cette période, le soutien financier de laïcs est essentiel pour rendre possible ces acquisitions.

Un martyr romain dans les rues de Montréal

La translation des reliques marque l'introduction officielle du culte d'un nouveau martyr. La translation de saint Zotique a lieu après les vêpres un dimanche après-midi. Une imposante procession accompagne alors les reliques dans les rues de la ville. L'événement attire un grand nombre de fidèles. Les *Mélanges Religieux* parlent de « concours immense[36] ». Les chroniques de l'Asile de la Providence mentionnent quant à elles un « concours innombrable de personnes[37] ».

Les translations de reliques n'étaient pas laissées au hasard. Très vite un *modus operandi* est adopté. Les translations sont habituellement précédées d'une neuvaine (neuf jours de prière) et suivies d'une octave (huit jours de prières). C'est ainsi plus de deux semaines de prières publiques qui marquent l'arrivée d'un corps saint dans le diocèse. Dès 1843, avec la translation des reliques de sainte Janvière, M^gr^ Bourget met par écrit l'ordre à suivre pour la translation des reliques de la chapelle de la Providence à l'église cathédrale[38]. De telles instructions concernant les translations de sainte Justine et de saint Zénon et ses compagnons martyrs ont également été conservées dans les Archives de l'Archevêché de Montréal[39]. Alors que la procession des reliques de saint Zotique demeurera au final assez sobre, ces translations-spectacles prendront de l'ampleur à mesure que le siècle avance.

Au total, c'est un parcours court, d'environ 800 mètres, que suit la procession organisée le 22 juin 1845. Cette dernière est restreinte au Quartier latin, passant par la rue Mignonne (aujourd'hui le boulevard Maisonneuve), puis Saint-André, avant de se diriger vers la cathédrale par la rue Sainte-Catherine. Circonscrite à un quadrilatère largement francophone et catholique, la manifestation ne semble pas avoir provoqué outre mesure la population protestante qui voyait négativement le culte des reliques. L'établissement de la proto-cathédrale et la construction de la nouvelle cathédrale dans le Faubourg Saint-Antoine apporteront un sens nouveau à

36. *Mélanges Religieux*, 24 juin 1845.

37. ASP, M1 « Chroniques de l'Asile de la Providence 1828-1864 », p. 62.

38. AAM, 651.200/843-001, « Ordre à suivre pour la translation des reliques de Ste Janvière, le 19 novembre 1843, de la chapelle de la Providence à l'église cathédrale », 1843.

39. AAM, 525.105/856-006, « Lettre pastorale de M^gr^ l'*évêque de Montréal aux sœurs des SS. Noms de Jésus et Marie, touchant la cérémonie de la translation du corps de* Ste Justine, vierge et martyre », 9 novembre 1856 ; Alexis-Fréderic TRUTEAU, « Direction pour le chant pendant la procession de la Translation des Reliques de St. Zénon et de ses Compagnons Martyrs », Montréal, 17 octobre 1869.

ces processions[40]. À mesure que le siècle avance, les reliques deviendront un moyen de marquer l'espace urbain montréalais comme étant un espace catholique. Quoi de plus catholique, aux yeux des passants protestants, que le culte des reliques ?

Les chroniques des Sœurs de la Providence ont conservé l'ordre de la procession[41]. Tour à tour défilent les écoliers de l'École de l'Évêque, tant filles que garçons, précédés de leurs bannières, les orphelins et femmes vieilles et infirmes de l'Asile de la Providence et les Sœurs des Dames de Charité. Suivent, avec leur bannière respective, les Dames de la Tempérance, puis les Messieurs de la même Société et leur bande de musique. Vient finalement le clergé, puis le corps saint porté par quatre prêtres, alors que quatre chanoines tiennent des rubans. La procession est suivie de tous les fidèles n'appartenant pas à l'une des associations présentes.

Propagation du culte

L'Église de Montréal fait tout son possible pour encourager la dévotion à saint Zotique. Le 15 juin, on invite au prône les fidèles de la cathédrale à la translation des reliques[42]. Le journal *Mélanges Religieux*, imprimé sur les presses diocésaines, à même l'évêché, annonce également aux catholiques du diocèse cet évènement[43]. Le même texte est retranscrit dans *La Minerve* du 19 juin 1845. La translation de saint Zotique ne passe pas inaperçue dans la presse écrite. Les *Mélanges Religieux* feront paraître un article le surlendemain de la cérémonie religieuse[44]. Cet article est reproduit lui aussi dans *La Minerve* ainsi que dans *Le Canadien*[45]. Une traduction en anglais paraît également dans le *Montreal Herald* et même à New York dans le *Commercial Advertiser* et le *Spectator*[46].

Le texte d'un mandement est également imprimé et lu aux fidèles de la cathédrale le dimanche de la quasimodo 1846 qui, cette année là, coïncidait avec la veille de la fête de saint Zotique. Par ce mandement, M^gr^ Bourget instituait la fête de ce martyr dans son église. Dès lors, c'est une messe sous le rite double mineur qui est célébrée chaque année à l'autel de l'archiconfrérie sous lequel se trouvent les reliques du saint. L'annonce

40. La proto-cathédrale servit de cathédrale temporaire de 1855 à l'inauguration de la cathédrale actuelle en 1894. L'église était située sur les terrains de l'évêché entre le palais épiscopal et la cathédrale en construction.
41. ASP, M1, « Chroniques de l'Asile de la Providence, 1828-1864 », p. 62-63.
42. AAM, « Cahiers de prônes de la cathédrale », tome I, 15 juin 1845, p. 39.
43. *Mélanges Religieux,* 17 juin 1845.
44. *Mélanges Religieux,* 24 juin 1845.
45. *La Minerve,* 30 juin 1845 ; *Le Canadien,* 27 juin 1845.
46. *Commercial Advertiser*, 30 juin 1845 ; *Spectator*, 5 juillet 1845.

aux fidèles en est faite annuellement comme en témoignent les « Cahiers de prônes de la cathédrale[47] ». Quarante ans plus tard, la *Semaine Religieuse de Montréal* continue d'annoncer la fête du saint en précisant que ses reliques seront exposées à la vénération des fidèles[48].

Une prière à saint Zotique est également écrite et distribuée. On la retrouve notamment dans le manuel de prière à l'usage des Sœurs de la Charité. Ce dernier, publié en 1848 avec l'approbation de M^gr^ Bourget, était utilisé par les religieuses mais également par des personnes pieuses proches de cette communauté. À la prière devant être récitée en présence des reliques sont accordés quarante jours d'indulgences[49]. Cinquante ans plus tard, en 1896, la même prière est reproduite dans la *Semaine Religieuse de Montréal* pour souligner la fête de saint Zotique[50]. Bourget encourage prêtres et fidèles à demander l'intercession du martyr romain qui a un « puissant crédit au ciel[51] ». Ainsi, M^gr^ Bourget incite le curé de Saint-Zotique à se tourner vers le saint patron de son église afin que le calme revienne dans sa paroisse[52].

Dès le départ, saint Zotique est associé au mouvement de la tempérance. En associant le martyr à la Société de tempérance, M^gr^ Bourget cherchait assurément à attirer l'attention des membres de cette société sur ce nouveau saint. Le soldat romain mort pour sa foi leur est proposé comme modèle. La Société, déjà sous le patronat de saint Jean-Baptiste, obtient dès lors un second protecteur en saint Zotique[53]. Néanmoins, cette initiative de Bourget ne semble pas avoir porté fruit. Dans un projet de règlement publié par la Société de tempérance une décennie plus tard, saint Jean-Baptiste est déclaré être le seul patron de la société[54]. Le document ne contient aucune allusion au martyr romain.

La dévotion aux reliques de saint Zotique est profondément ultramontaine. Le corps de saint Zotique est présenté comme un don du pape à l'Église de Montréal. Les indulgences accompagnant les corps saints sont également données par le Saint-Père pour lequel il est recommandé de prier

47. AAM, « Cahiers de prônes de la cathédrale », tome I, p. 39, 63, 90, 254.

48. *Semaine Religieuse de Montréal,* 14 avril 1883, 18 avril 1896.

49. s.a., *Manuel de prières à l'usage des Sœurs de Charité*, seconde édition, Montréal, Imprimerie de Louis Perrault, 1848, p. 52-53.

50. *Semaine Religieuse de Montréal*, 18 avril 1896.

51. AAM, « Mandement de Monseigneur l'évêque de Montréal pour l'institution de la fête et de l'office de St. Zotique, martyr, dans son église cathédrale de St. Jacques », 18 avril 1846.

52. AAM, RLB 24, lettre de M^gr^ Bourget à Mr Vézina, 20 octobre 1875.

53. AAM, « Mandement de Monseigneur l'évêque de Montréal pour l'institution de la fête et de l'office de St. Zotique, martyr, dans son église cathédrale de St. Jacques », 18 avril 1846.

54. AAM, 790.021/854-005, « Projet de règlement pour une organisation plus régulière de la Société de Tempérance », 1854.

devant les reliques. Le culte des reliques catacombaires vient contribuer à la romanisation du diocèse de Montréal[55]. De plus, le développement de cette dévotion s'accompagne d'une ferveur sentimentale et d'une piété à l'italienne. Il correspond à la nouvelle sensibilité religieuse qui se développe dans l'Église catholique au milieu du XIX^e siècle. Bourget affirme d'ailleurs avoir vu depuis la translation de saint Zotique de nombreux fidèles fondre en larmes devant la châsse du martyr[56].

Succès d'une dévotion

Le succès de la dévotion à saint Zotique est certainement attribuable aux efforts du clergé et particulièrement d'Ignace Bourget. L'évêque a tout fait pour encourager l'adoption du nouveau martyr auprès de ses fidèles. Néanmoins, il serait prématuré de conclure que le succès de cette dévotion se fonde uniquement sur les différentes initiatives cléricales. Certes, le clergé cherche à stimuler la dévotion aux nouveaux martyrs, mais le succès des saints catacombaires réside avant tout dans l'aspiration des laïcs comme des clercs à obtenir des reliques capables de les protéger et de les guérir. Derrière le culte public voué à saint Zotique, il est possible de percevoir les multiples dévotions personnelles existant autour du martyr romain. L'engouement des fidèles pour les saints catacombaires au milieu du XIX^e siècle a de quoi impressionner. De nombreux catholiques se reconnaissent dans ces saints, n'hésitant alors pas à les adopter. Plusieurs fidèles semblent ainsi intégrer saint Zotique à leur piété personnelle.

La dévotion aux saints des catacombes est restée, comme la majorité des dévotions de ce genre, une affaire privée dont les traces se retrouvent au hasard des archives religieuses ou privées. Ainsi, les journaux de retraites sacerdotales du jeune prêtre Zotique Racicot démontrent que le prélat entretenait une sincère dévotion envers celui qu'il appelle « mon saint patron ». Ses notes manuscrites témoignent du fait qu'il confiait à saint Zotique le succès de ses retraites spirituelles en l'invoquant le premier jour et le dernier jour de cet exercice annuel[57]. François Théophile Zotique Racicot fit d'ailleurs le choix d'utiliser parmi ses trois prénoms de baptême celui de Zotique comme prénom usuel. L'annonce de son sacre comme premier

55. Philippe SYLVAIN, « Montréal, la "Rome" canadienne », dans VOISINE, *Histoire du catholicisme québécois*, p. 190.

56. AAM, « Mandement de Monseigneur l'évêque de Montréal pour l'institution de la fête et de l'office de St. Zotique, martyr, dans son église cathédrale de St. Jacques », 18 avril 1846.

57. AAM, 901.190, « Journaux de retraites de Zotique Racicot (1866-1879) ».

évêque auxiliaire de Montréal se fera d'ailleurs, ce n'est certainement pas un hasard, en la fête du martyr catacombaire[58].

Bien que peu de témoignages semblables aient survécu, un élément clé nous permet de mesurer la popularité de ce martyr auprès des laïcs. Dès 1845, le prénom du martyr se répand comme une trainée de poudre. Signe que de nombreuses personnes n'hésitent pas à se tourner vers ce nouvel intercesseur, son nom se retrouve rapidement dans les registres de baptême. Cinq jours après la translation, deux enfants sont baptisés du nom du nouveau saint à Notre-Dame. Jean-Baptiste Zotique Poitevin et Clément Zotique Marie Gauthier dit Landreville sont tous deux fils de charretiers. Trois jours plus tard, on baptise à Notre-Dame un autre fils de charretier, Pierre Zotique Chapeleau. Le mois de juillet verra treize enfants baptisés du nom de Zotique. C'est ainsi un garçon sur dix qui se voit attribuer le prénom du nouveau martyr. Cette fois, ils sont fils de notaire, de tonnelier, de commerçant ou encore de menuisier. Deux familles vont même jusqu'à faire de Zotique le premier prénom de leur enfant[59]. Un phénomène similaire est observable à moindre envergure dans d'autres paroisses. Le curé de la paroisse de la Visitation-de-la-Bienheureuse-Vierge-Marie au nord de l'île de Montréal baptise un premier enfant du nom du martyr le 31 juillet 1845[60]. Cette tendance se poursuit bien après 1845. Le recensement de 1871 fait état de 487 personnes prénommées Zotique ou Zothique et vivant majoritairement dans la province de Québec[61]. C'est sans compter tous les Zotique nés après 1845 mais décédés avant le recensement.

L'adaptation française du prénom latin Zoticus n'apparaît donc en réalité dans le paysage québécois qu'à partir de 1845, année de la translation des reliques du martyr. Avant cette date, il est largement absent des registres paroissiaux. On retrouve dans le *Rituel du diocèse de Québec* de Saint-Vallier une liste de prénoms proposés aux parents pour le baptême et la confirmation. Parmi ces derniers, plusieurs sont d'anciens prénoms de martyrs des premiers siècles. Le prénom Zotique est néanmoins absent de

58. AAM, « Lettre pastorale de M^gr^ Paul Bruchési, archevêque de Montréal, annonçant le sacre de Mgr Zotique Racicot », 19 avril 1905.

59. En juillet 1845, 124 garçons ont été baptisés à la paroisse Notre-Dame. 10 % de tous les garçons et 14 % des garçons francophones reçoivent le prénom Zotique. AAM, MF registres de la paroisse Notre-Dame de Montréal, 1845, b1220, b1222, b1241, b1281, b1282, b1293, b1294, b1316, b1327, b1378, b1413, b1435, b1441, b1456, b1459, b1469.

60. AAM, MF registres de la paroisse Visitation-de-la-Bienheureuse-Vierge-Marie, volume 6 (1845), f. 231, b57.

61. Bibliothèque et Archives Canada, « Recensement de 1871 (Canada) », http://www.bac-lac.gc.ca/fra/recensements/1871/Pages/propos-recensement.aspx (consulté le 3 septembre 2016).

cette liste[62]. Le recensement de 1871 fait état de seulement 3 individus nés avant 1845 et portant ce prénom. Ces trois personnes étant toutes nées moins de 5 ans avant la translation, une erreur dans l'âge indiqué au recensement n'est pas à exclure.

Le choix du prénom d'un enfant répondait assurément à plus qu'une simple mode. Comme l'indique si bien Benoît Lacroix dans ses souvenirs d'enfance, ce n'était pas un hasard si sa mère choisissait des noms de saints pour ses enfants ; c'était un gage de protection[63]. Le choix d'un nom catacombaire pouvait également être fait en reconnaissance d'une faveur obtenue. C'est suite à la guérison miraculeuse de leur aînée, qu'Alexandre Lacoste et Marie-Louise Globensky donnèrent à l'une de leur fille le prénom d'une sainte catacombaire. Ils s'étaient en effet recueillis devant les reliques de sainte Justine pour implorer son intercession.

Comme l'indique Nive Voisine, c'est d'abord l'aspect pratique des dévotions qui semble motiver l'adhésion des fidèles. Ainsi, c'est en raison de faveurs obtenues ou encore pour se mettre sous leur protection que les saints catacombaires sont adoptés[64]. En 1847, alors que le typhus fait rage à Montréal, plusieurs Sœurs de la Providence sont gravement atteintes par la maladie. On se tourne alors vers les saints du ciel pour obtenir leur guérison. Sœur Séné, l'une des fondatrices de la communauté, prendra le nom de sœur Zotique en action de grâce pour sa guérison[65]. En adoptant ces nouveaux saints, on cherche également à obtenir leur protection sur des lieux. En 1848, lorsqu'un groupe de paroissiens de Saint-Polycarpe demande qu'une nouvelle paroisse soit érigée, les pétitionnaires suggèrent à leur évêque qu'elle porte le nom de saint Zotique[66]. Ignace Bourget consent volontiers à cette requête et érigera la nouvelle paroisse Saint-Zotique le 7 mars 1849[67].

Mais ces reliques sont également un objet de fierté pour les paroissiens. En 1852, lorsque la cathédrale de Montréal est complètement détruite par les flammes, un groupe de paroissiens constitué de religieuses et de laïcs parvient à retirer de l'église en feu les deux corps saints qu'on y retrouvait alors. Les Sœurs du Bon-Pasteur d'Angers qui attachaient une importance

---

62. Jean-Baptiste DE SAINT-VALLIER, « Table alphabétique des noms de saints et de saintes que l'on peut donner aux Enfans, au baptême et à la confirmation », *Rituel du diocèse de Québec publié par l'ordre de Monseigneur de Saint-Valier évêque de Québec*, première édition, Paris, Simon Langlois, 1703, p. 573-591.

63. Benoit LACROIX, *La foi de ma mère, la religion de mon père*, Montréal, Bellarmin, 2002, p. 131.

64. VOISINE, « Les dévotions », p. 363.

65. s.a., *Notes historiques sur l'institut des Sœurs de charité de la Providence*, Montréal, 1893, p. 36.

66. AAM, registres des décrets, tome 2, f. 268.

67. AAM, registres des décrets, tome 2, f. 273.

particulière aux martyrs romains se portent immédiatement volontaires pour héberger temporairement les reliques de saint Zotique et sainte Janvière dans leur couvent[68]. Elles les conserveront jusqu'à ce qu'elles retrouvent leur place dans la cathédrale temporaire en mars 1855[69]. En 1896, le corps de saint Zotique quittera la cathédrale temporaire pour être placé dans la nouvelle cathédrale inaugurée deux semaines à peine avant la fête du martyr. Signe de l'importance qu'il pouvait avoir, le corps entier de saint Zotique fait partie de ce qu'on a appelé le trésor de reliques de la cathédrale[70].

Une dévotion oubliée

En Europe, à partir de 1850, des questions sont soulevées sur l'authenticité des reliques des saints catacombaires. Les nouvelles découvertes de l'archéologie chrétienne mettent en doute les critères définis depuis le XVII^e^ siècle pour identifier les martyrs inhumés dans les catacombes. Les nombreuses épitaphes qu'on retrouve dans les catacombes chrétiennes ne font pas mention du martyr et les proportions d'hommes, de femmes et d'enfants ne correspondent pas à celles que l'on retrouve dans les martyrologes. Le père jésuite Victor de Buck et un éminent archéologue français Edmond-Frédéric Le Blant arrivent séparément à la même conclusion : l'ampoule teintée de sang n'est pas un indice du martyr[71]. Dans un mémoire confidentiel, l'archéologue Giovanni Battista De Rossi avance les mêmes conclusions[72]. Ces travaux créent une véritable onde de choc à l'intérieur de la curie. Malgré cela, la Congrégation refuse de revenir ouvertement sur ses procédés. Dans un décret du cardinal Patrizi du 10 décembre 1863, dont une copie est conservée aux Archives de l'Archevêché de Montréal, le vase de sang continue d'être considéré comme étant un signe du martyr[73]. On craint certainement les conséquences que pourrait avoir une telle décision, des centaines de présumés martyrs ayant été envoyées aux quatre coins du monde catholique. Officiellement, l'Église garde le silence. Rome met néanmoins progressivement et discrètement un terme aux extractions massives de corps saints.

---

68. Henri GIROUX, *Histoire de la communauté de Notre-Dame de Charité du Bon-Pasteur de Montréal,* Montréal, Compagnie d'impression et de publication Lovell, 1879, p. 30.

69. AAM, RC 5, f. 158B.

70. AAM, 651.200/859-001, « Trésor de reliques conservé dans l'église cathédrale », 7 avril 1859.

71. BOUTRY, « Les saints des catacombes… », p. 921.

72. *Ibid*., p. 921.

73. AAM, 149.997/863.004, « Decretum », 10 décembre 1863.

En 1881, après plus de deux siècles de travaux dans les catacombes, le pape Léon XIII interdit toute nouvelle extraction de reliques[74]. Rome décide d'encadrer beaucoup plus sévèrement les transferts de corps saints déjà en circulation. Dans une circulaire à ses prêtres, l'archevêque de Montréal, M^gr^ Fabre, transmet les instructions qu'il a reçues de Rome :

> Ceux qui feront à l'avenir demander des corps de saints ou des reliques à Rome, devront exiger absolument de leurs commissionnaires qu'ils obtiennent le visa du Cardinal-Vicaire ou de celui qu'il a chargé de ce soin, sur les authentiques de ces reliques quand même ces authentiques auraient été données par quelqu'autre Évêque ou Cardinal. Par une instruction du 17 janvier 1881, les Évêques ont défense de laisser exposer et vénérer dans leurs diocèses les reliques venant désormais de Rome sans cette autorisation du Cardinal-Vicaire ou de son substitut. Faute de cette précaution, on s'exposerait donc à ne pouvoir reconnaître ici des reliques qu'on aurait eu grande peine à se procurer[75].

Si les autorités religieuses montréalaises acceptent de se plier aux recommandations romaines, elles continuent néanmoins d'encourager la dévotion aux corps saints. La dévotion à saint Zotique survit bien au-delà de celle des saints catacombaires européens. Chaque année, à l'approche de la fête du martyr, la *Semaine Religieuse de Montréal*, organe officiel du diocèse, continue d'inviter les fidèles à se recueillir devant la châsse de saint Zotique. Pour l'occasion, les reliques sont exposées toute la journée. Dans un article paru en 1896, la revue mentionne encore le vase teint de sang découvert dans le loculus de Zotique. Les rédacteurs tentent d'aviver chez les fidèles la dévotion à ce martyr :

> Ne serait-il pas louable de faire revivre cette dévotion de nos aïeux ? N'avons-nous pas besoin de faveurs spéciales au milieu des temps mauvais que nous traversons ? Profitons de la présence du corps entier de saint Zotique dans notre cathédrale pour attirer sur les familles et sur la société les plus abondantes bénédictions. Allons nous agenouiller pieusement, en ces deux jours, devant l'autel où sont gardées les saintes dépouilles dont le diocèse à été gratifié par la munificence de Grégoire XVI et le zèle de M^gr^ Bourget[76].

Malgré cet appel à venir se recueillir devant la châsse du martyr, la dévotion à saint Zotique semble s'essouffler peu à peu. Il est difficile de dire si elle est d'abord abandonnée par le clergé ou par les laïcs. Toutefois,

---

74. BOUTRY, « Les saints des catacombes… », p. 920. Une copie du décret romain est conservée aux archives de l'archevêché de Montréal, AAM, 149.997/883-001, 16 février 1881.

75. AAM, « Circulaire de Monseigneur l'évêque de Montréal au clergé de son diocèse », 29 mai 1881.

76. *Semaine Religieuse de Montréal*, 18 avril 1896.

l'engouement des laïcs pour le martyr n'est certes plus le même. Le prénom n'apparaît plus qu'occasionnellement dans les registres de baptêmes. Le recensement de 1921 ne dénombre plus que 84 individus prénommés Zotique et nés après 1900[77]. Les archives de l'archevêché n'ont pas non plus conservé de documents de cette période à son sujet.

On retrouve la trace du saint martyr en 1955. Le cardinal Léger, alors archevêque de Montréal, se lance dans d'importants travaux de restauration de sa cathédrale. On décide de déplacer le gisant de saint Zotique dans ce qu'on nommera la « Chapelle du souvenir[78] ». On choisit d'exposer aussi dans cette chapelle plusieurs objets ayant appartenu aux zouaves pontificaux canadiens. Dès lors, on présente peut-être plus comme un artéfact que comme un objet de piété la châsse contenant les reliques. Le gisant occupera cette place pendant cinquante ans.

L'itinéraire public de saint Zotique prend fin en 2005. La « Chapelle du souvenir » change de vocation et est démantelée. Après avoir été exposé publiquement pendant 160 ans, saint Zotique est retiré de la cathédrale dans la plus grande indifférence. Il est conservé aujourd'hui dans une chapelle privée de l'archevêché. Depuis dix ans, rares sont ceux qui ont pu l'apercevoir. Néanmoins, des messes privées continuent d'être célébrées régulièrement à son autel.

Conclusion

Beaucoup de confusion règne aujourd'hui autour des lieux portant le nom de saint Zotique. La municipalité de Saint-Zotique de Vaudreuil-Soulanges indique sur son site internet que la ville tire son nom de saint Zotique de Rome, un évêque du IV^e^ siècle, fondateur d'un hôpital[79]. La Commission de toponymie du Québec reproduit la même erreur[80]. Une confusion semblable existe autour de la célèbre rue Saint-Zotique qui traverse une partie de la métropole d'est en ouest. La Ville de Montréal avance que cette grande artère aurait « probablement » été nommée en l'honneur de

77. Ancestry, « Recensement du Canada de 1921 », http://search.ancestry.ca/search/db.aspx?dbid=8991 (consulté le 20 septembre 2016).

78. AAM, Album de la cathédrale de Montréal, Album D.

79. Municipalité de Saint-Zotique, « Historique, armoiries et logo », http://www.st-zotique.com/municipalite/decouvrez-saint-zotique/historique-armoiries-et-logo (consulté le 8 septembre 2016).

80. Commission de toponymie du Québec, « Saint-Zotique », http://www.toponymie.gouv.qc.ca/ct/ToposWeb/Fiche.aspx?no_seq=402430 (consulté le 15 septembre 2016).

l'abbé Zotique Racicot en 1898[81]. Le soldat romain exhumé des catacombes et accueilli triomphalement à Montréal a aujourd'hui complètement disparu de notre mémoire collective. Il ne reste en définitive de cette dévotion que quelques traces dans notre toponymie et dans nos cimetières.

L'itinéraire de saint Zotique n'est qu'un itinéraire parmi tant d'autres. De nombreux martyrs catacombaires se sont retrouvés au Québec au XIX^e^ siècle. À ce jour, ce sont près de 50 corps saints dispersés à travers la province que nous avons pu identifier. À Longueuil, Rimouski, Saint-Hyacinthe, Yamachiche ou Joliette, c'est partout le même phénomène qu'il est possible d'observer. Un évêque, un prêtre ou plus exceptionnellement un laïc rapporte de Rome un corps saint, une translation est organisée dans les rues, des prières sont écrites et récitées, puis on parle de grâces reçues et plus souvent qu'on ne pourrait le penser de miracles et de guérisons. Ces corps saints sont adoptés sans tarder par le clergé et par les laïcs comme de puissants intercesseurs. Rapidement, le nouveau nom se retrouve sur les registres de baptême. Puis on le donne à un chemin, un lac ou une nouvelle chapelle[82].

Saint Zotique aura eu au final un parcours public exceptionnellement long. Contrairement à de nombreux reliquaires, son gisant ne disparut pas de l'espace public suite aux changements liturgiques de la période conciliaire. Mais la dévotion à saint Zotique est également un excellent exemple de ce que sera la dévotion aux saints catacombaires au Québec. C'est parce qu'il s'agissait d'un des premiers corps saints importés au pays qu'il servit de modèle à l'établissement de cette dévotion.

81. Répertoire historique des toponymes montréalais, « rue Saint-Zotique Est », http://ville.montreal.qc.ca/portal/page?_pageid=1560,11245605&_dad=portal&_schema=PORTAL (consulté le 15 septembre 2016). Il est intéressant de noter qu'un document conservé à l'archevêché de Montréal et daté de 1895 utilise déjà le toponyme « rue St Zothique ». Voir AAM, 355.145/895-002, « Assemblée au boulevard St-Denis », 13 octobre 1895.

82. Présentement en cours de rédaction, notre thèse de doctorat cherche à découvrir et mieux comprendre ces itinéraires.